

# JEAN DE BOURGOGNE,

OU

## PARIS EN 1407,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. PAUL DE GUERVILLE,

Représenté pour la première fois, à Paris, le 12 décembre 1842.

### DISTRIBUTION :

LE DUC LOUIS D'ORLÉANS ...	M. FRESSON.	CORDELAN,	} routiers... {	M. TH. ELOY.
LA DUCHESSE MARGUERITE...	M <sup>me</sup> ST-CHARLES	LARESCOUSSE,		M. AUGUSTE.
JEAN-SANS-PEUR, duc de Bour-		LAMOTTE,		M. WILLIAMS.
gogne.....	M. ST-CHARLES.	PIERRE, vîeux domestique.....		M. GUSTAVE.
CLIGNET, amiral.....	M. FRANCIS.	LÉLIA, fille d'Ismaël.....		M <sup>lle</sup> A. DERBY.
RAOUL, sire d'Auquetonville...	M. MAILLE.	SARA, sultante de Lélia.....		M <sup>lle</sup> HORTENSE.
HÉRIQUE, fiancé de Lélia.....	M. MAX.	UN PAGE.....		M <sup>lle</sup> MÉLANIE.
DÉSESSART.....	M. EDOUARD.	JEANDESALT, } conseillers {	} personnages muets	
JEAN-PETIT, conseiller du duc		DE HELLY, } du duc.		
Jean.....	M. IENTZ.	SEIGNEURS, PEUPLE, ROUTIERS.		

La scène est à Paris, en 1407.

### ACTE I.

Le théâtre représente un laboratoire de chimie. A droite, une porte; une autre dans le fond. A gauche, la porte d'un passage secret; une table, sur laquelle se trouvent des instrumens de chimie. La scène n'est éclairée que par une lampe. Pendant les dernières mesures de l'ouverture, on entend le son d'une cloche.

#### SCÈNE I.

HÉRIQUE, seul.

(Il est appuyé près de la petite porte de l'escalier.)

La cloche a cessé de se faire entendre; voici l'heure à laquelle Ismaël a l'habitude de monter à son observatoire pour y étudier les astres; je puis donc sans crainte introduire cet homme... (Il ouvre la petite porte.) Rien... personne encore... «Aux derniers coups du couvre-feu, m'a-t-il dit...» Mais, j'y songe, si dans mon aveuglement et la tête perdue par la fureur qui me dévore, je m'étais mépris sur le compte de ce Raoul, qui veut, dit-il, associer sa vengeance à la mienne? Oh! alors, malheur à lui!.. Mais c'est impossible. (On entend monter l'escalier.) Enfin, le voici, sans doute... je vais savoir...

#### SCÈNE II.

HÉRIQUE, RAOUL. Il est couvert d'un manteau et cache son visage.

HÉRIQUE. Tant de précautions sont inutiles... écartez toutes craintes.

RAOUL. C'est toi... Eh bien! Hérique!.. Ismaël?..

HÉRIQUE. Un moment, Messire... Sans vous connaître, sans avoir même vu votre visage, j'ai exécuté vos ordres. Il vous fallait des hommes qui, pour quelques poignées d'or, fussent prêts à tout tenter; ces hommes, je les ai réunis. La maison de l'Image Notre-Dame, située à proximité de l'hôtel Barbette, était nécessaire à l'exécution de vos projets; j'ai loué la maison de l'Image Notre-Dame; j'ai suivi de point en point vos instructions; mais il faut en finir, et vous allez enfin m'apprendre...

RAOUL. Que t'importe, si la récompense se trouve au bout du service?

HÉRIQUE. Que m'importe? Mais avez-vous donc oublié, Monseigneur, car tout m'indique que je puis vous donner ce titre; avez-vous oublié, dis-je, cette nuit du 15 novembre, nuit fatale, hélas! pendant laquelle deux hommes rôdaient autour des murs de l'hôtel de Bohême?.. L'un d'eux, bien imprudent, exalait en vaines imprécations la rage qui dévorait son cœur sans s'apercevoir que ses démarches étaient observées, que ses moindres paroles étaient recueillies, et qu'il livrait ainsi son secret.... Celui des deux qui depuis long-temps observait l'autre vint enfin vers lui, et un pacte fut conclu entre nous, Monseigneur; car cet observateur, c'était vous... cet homme, c'était moi... Vous voyez bien qu'avant d'aller plus loin je dois connaître celui à qui je me suis si étourdiment confié; et quel est le motif qui l'anime.

RAOUL. Je comprends tes scrupules, et suis prêt à les détruire. Connais-tu donc celui à qui tu as livré ton secret.

(Il se découvre.)

HÉRIQUE, avec surprise. Le sire d'Anquetonville!.. le confident intime du duc de Bourgogne!..

RAOUL. Lui-même... Crains-tu encore d'avoir mal placé ta confiance?

HÉRIQUE. Monseigneur...

RAOUL. Je veux dissiper entièrement tes doutes.... Jadis trésorier de l'hôtel du roi, je me voyais sur le point d'attéindre aux derniers honneurs, quand, par un caprice de celui qu'ils nomment le Débauché, je me vis honteusement chassé, accusé de malversations et sur le point de perdre la vie. Mes fonctions furent confiées à un homme dévoué au duc de Valois, sans qu'il me fut même permis de me justifier; enfin ce ne fut qu'à la noble protection du duc de Bourgogne que je dus d'échapper à la mort. Tu comprends quelle fut ma fureur! Me voir ainsi accusé, déshonoré par un homme qui, de concert avec une reine trop coupable, pille à loisir le Trésor; par un homme enfin dont la dépravation et le goût effréné des plaisirs ruineraient dix royaumes. Dès lors, je n'eus plus qu'un seul but, qu'une seule pensée: la vengeance. Je jurais d'y consacrer ma vie entière s'il le fallait. Trop certain de la liaison criminelle qui exista jadis entre le duc et la reine, je cherchais à me procurer une preuve irrécusable au moyen de laquelle il m'eût été facile de les perdre tous deux, en la mettant sous les yeux du roi. Chaque jour trompé dans mon espoir, je dus renoncer à mon plan et en adopter un autre.

HÉRIQUE. Que faites-vous, alors?

RAOUL. J'entrai au service du Bourguignon. Habitué de vivre à la cour, il me fut facile de captiver sa confiance, et bientôt je devins son favori, le confident de ses plus secrètes pensées. Ma haine pour son cousin surpassait la sienne; chaque jour faisait naître un nouveau grief, une nouvelle insulte: tu jugeras quelle fut ma rage lorsque cet échafaudage vint encore s'écrouler.

HÉRIQUE. Je vous comprends. Cette réconciliation des deux ducs, dont toute la ville parle encore...

RAOUL. Réconciliation que je ne puis croire sincère; mais qui ne vint pas moins détruire mes projets. Ce fut le soir même de cette œuvre maudite que je t'aperçus sous les arcades du palais; la colère qui t'animait t'empêchait de voir que tu livrais une partie de ton secret. Plus calme, je reconnus de suite que ton désir de vengeance pourrait servir la mienne, car tu nommais Ismaël le devin... Puisse-t-il consentir à me prêter le secours de son art!

HÉRIQUE. N'en doutez pas, Messire.

RAOUL. Le Bourguignon est superstitieux; et si Ismaël consent...

HÉRIQUE. N'en doutez pas, vous dis-je; n'a-t-il pas aussi, lui, une vengeance au cœur?..

RAOUL. Que dis-tu?

HÉRIQUE. Vous ne connaissez qu'une partie de mon malheur, qui est aussi le sien... Fiancé à la jeune Lélia, la fille d'Ismaël, j'attendais avec impatience le moment qui devait nous voir unis, et je croyais alors au bonheur. Un jour, jour d'opprobre et de malheur, un homme, jeune encore et qui portait l'uniforme d'un simple officier, se présente à Ismaël sous prétexte de consulter le savant astrologue... Que vous dirais-je! Cette visite, qu'il renouvela sous de vains motifs, n'avait pour but que de séduire la pauvre jeune fille... Jugez de la douleur d'Ismaël, lorsqu'un matin, comptant, comme à l'ordinaire, sur les caresses de sa fille chérie...

RAOUL. Eh bien?

HÉRIQUE. Le malheureux père attendit en vain, et bientôt il apprit que son enfant lui était enlevé.

RAOUL, vivement. Enlevé!.. par cet homme... Et quel était-il?

HÉRIQUE. Ne m'avez-vous pas trouvé sous les arcades du palais? est-il besoin de vous dire le nom de son séducteur?

RAOUL. Le duc Louis! ! ! !

HÉRIQUE. Lui-même...

RAOUL. Oh! oui, Ismaël doit servir mes projets.

HÉRIQUE. Et il les servira, je vous le promets en son nom.

RAOUL. Je voudrais le voir... lui parler à l'instant.

HÉRIQUE. C'est impossible en ce moment, Monseigneur.

RAOUL. Impossible, dis-tu?.. mais que faire, alors?.. J'y songe. Tu peux toi-même te préparer à recevoir le Bourguignon et l'engager à ranimer sa haine pour son cousin au moyen de son art. Oui, il aura foi dans tes paroles. Le duc Louis s'est toujours montré fort attentif près de la duchesse Marguerite, et j'ai cru m'apercevoir que de son côté la duchesse était sensible à ses hommages. Il faut qu'adroitement Ismaël verse sur le cœur du duc le poison de la jalousie... Tiens, ce papier servira merveilleusement ses prophéties: l'ambition du duc fera le reste... Puis-je compter sur toi?

HÉRIQUE. Corps et âme, Monseigneur, mais à une condition, cependant.

RAOUL. Parle...

HÉRIQUE. Jusqu'alors, j'ai obéi en aveugle.

service pour service... J'ai aussi mon projet, moi, Monseigneur.

RAOUL. Que veux-tu dire?

HÉRIQUE. Demain soir, pendant la fête que donne le duc Louis, vous m'introduirez au palais.

RAOUL. Vous introduire au palais... et dans quel but, s'il vous plait, mon maître? Au fait... cela te regarde... je ferai ce que tu désires... Prépare Ismaël à la visite qu'il va recevoir, et dis-lui que bientôt, ici, il verra Jean-sans-Peur.

HÉRIQUE. Reposez-vous sur moi, Monseigneur.

RAOUL, sortant. Silence et discrétion... A bientôt.

SCÈNE III.

HÉRIQUE, seul.

Où, à bientôt... car, de par Dieu, mon beau Seigneur, vous tiendrez la promesse que vous m'avez faites, ou malheur à vous. (Avec attendrissement.) Je puis donc espérer de la revoir!.. Lélia, pauvre jeune fille si naïve et si simple, aura-t-elle pu résister aux séductions dont l'infâme sait si bien entourer, dit-on, celles dont il veut faire ses victimes (Avec fureur.) Ah! mais, du moins, je me vengerai... Lélia, flétrie par ce duc!.. cette affreuse idée m'accable et m'obsède sans cesse... Que n'ai-je la puissance de ce Bourguignon, qui se fait appeler Saus-Peur!.. Avec quel bonheur je le provoquerais... je le tuerais... Mais moi, homme du peuple obscur, et ignoré, il me faut dévorer mon opprobre et arriver à la vengeance en servant celle d'un autre. N'importe, elle sera terrible. (Avec ironie.) Allons, disposons Ismaël à recevoir la visite du redoutable Jean-sans-Peur (il frappe à une porte.) Holà, maître Pierre... Serait-il déjà endormi?... Pierre... viendrez-vous, enfin?..

SCÈNE IV.

HÉRIQUE, PIERRE.

PIERRE. C'est vous, messire Hérique? qui vous a donc ouvert? J'ai moi-même fermé les deux portes de la rue.

HÉRIQUE. Il désigne le passage secret. Avez-vous oublié que votre maître me donna lui-même une clef de cette porte?..

PIERRE. Ah! c'est juste, je n'y songeais plus... c'est que, voyez-vous, quand on devient vieux, la mémoire s'en va... et puis, il s'est passé tant de tristes choses ici depuis quelques jours, qu'en vérité ma faible tête...

HÉRIQUE. Pauvre Pierre!.. toi aussi as bien souffert.

PIERRE. Je l'aimais tant, cette bonne demoiselle... (Vivement.) Oh! mais nous la retrouverons, n'est-il pas vrai, messire Hérique? nous la retrouverons.

HÉRIQUE, soupirant. Dieu le veuille, mon vieux ami.

PIERRE. Oh! c'est que, voyez-vous, mon cher maître en mourrait; ce chagrin le tue; Messire, et il ne trouve un peu de consolation qu'à cette heure; lorsque la soirée est belle, tout entier à l'étude des astres, il oublie ce monde et ses douleurs.

HÉRIQUE. Tu vas cependant aller lui dire qu'il est indispensable que je lui parle à l'instant.

PIERRE. Y pensez-vous?... jamais je n'oserai. Vous ne savez pas dans quelle fureur il se met lorsqu'on s'avise de le troubler dans ses observations astronomiques.

HÉRIQUE. Je l'apaiserais, sois sans inquiétude, je me charge de tout.

PIERRE. Et puis il est bien capable de faire la sourde oreille, ou de me dire très énergiquement: Va-t'en au diable... et une fois ce grand mot lâché, il ne répond plus.

HÉRIQUE. Va, te dis-je, et dis-lui que c'est moi qui désire l'entretenir; dis-lui que c'est au nom de Lélia et de sa fille.

PIERRE. De Mademoiselle, oh! j'y cours... s'il me gronde, ce sera votre faute... Allons, je vous obéis.

SCÈNE V.

HÉRIQUE seul, puis PIERRE.

HÉRIQUE. Pierre a raison, une fois enfoncé dans ses livres, entouré de ses instruments, il ne veut répondre à personne. J'aurais dû monter moi-même, et je vais. (A Pierre qui rentre en scène.) Quoi! te voilà déjà de retour? mais tu n'es donc pas allé...

PIERRE. Mon Dieu si, mais pour cette fois il a pris ses précautions et a fermé sur lui la porte de la tour.

HÉRIQUE. Malédiction!.. (A lui-même.) Et le duc qui va venir! Que faire? mon Dieu, que faire? (A Pierre.) Mais es-tu bien sûr...

PIERRE. Venez voir vous-même.

HÉRIQUE, à part. Funeste contre-temps.

(Il réfléchit.)

PIERRE, à part. Qu'y a-t-il donc?... cette agitation. (Haut.) Messire Hérique, vous m'inquiétez... Qui peut vous tourmenter ainsi?

HÉRIQUE, avec impatience. Et va-t'en audible!

PIERRE. Là! juste comme mon maître! Par ma foi, il y a bien de quoi s'y donner du matin au soir; au diable.

HÉRIQUE, à lui-même. Quel parti prendre? tout est perdu si je ne vois Ismaël à l'instant... Maudite précaution... Oh! quelle idée! si j'osais... Après tout, consentira-t-il à faire ce que le seigneur Raoul désire? c'est fort douteux... Le duc ne connaît pas le son de ma voix, et en lui dérochant mon visage... Oui, j'y pense: ce papier contient les instructions que le seigneur Raoul avait chargé de transmettre au vieil Ismaël... Ma haine pour ces nobles, mon désir de vengeance, ne justifier-ils pas cette fourberie? mais l'une faudrait... (Apercevant Pierre qui le regarde d'un air inquiet.) Eh bien! que fais-tu là?

PIERRE. J'attends d'autres ordres que ceux que vous venez de me donner. (A part.) Aller au diable!

HÉRIQUE. Allons, mon bon Pierre, je t'ai brusqué, pardonne-moi, n'y pense plus et laisse-moi.

PIERRE. Merci, messire Hérique, merci de ces bonnes paroles... je vois que vous désirez être seul, je vous quitte. (A part, en sortant.) Pauvre jeune homme, c'est bien naturel. (Revenant.) Ah! mais, j'oubliais d'emporter cette robe de mon maître... Si je n'avais soin de tout ici, je ne sais comment ça irait.

(Il va pour prendre la robe.)

HÉRIQUE, à part. Ceci ne fait pas mon affaire. (Brusquement.) Encore toi.

PIERRE. Je voulais seulement prendre...

HÉRIQUE, le poussant. Va-t'en, te dis-je... mais va-t'en donc!

## SCÈNE VI.

HÉRIQUE, seul.

Enfin, m'en voici débarrassé... Voyons... passons cette robe... ce bonnet... c'est cela. (Cherchant et ouvrant un livre.) De la sorte, je dois être méconnaissable... puis enfoncé dans ce grand fauteuil... la voix grave et prophétique... Amerveille. Maintenant, voyons un peu ce que contient ce papier. (Il lit à voix basse.) Oh! mais c'est affreux... accuser ainsi une femme qui ne m'a fait aucune insulte... une femme innocente peut-être... jamais Ismaël n'eût consenti à jouer ce rôle... et il faut que je le remplisse, moi; il faut... Ah! Lélia, Lélia, vient ranimer ma fureur par ton souvenir... Et que m'importe à moi ces ducs et ces duchesses? c'est une vengeance qu'il me faut, elle s'accomplira, je l'ai juré... Arrière donc toutes ces vaines considérations. (Il s'assied.) Il faut que messire d'Auquetonville possède l'âme de Satan, si ce que contient ce papier que je dois remettre au duc n'est pas la vérité... Mais on vient... Ce sont eux, sans doute... Que vois-je? une femme! Oh! quelque belle dame jalouse de connaître l'avenir, et qui vient me confier son passé... Que vais-je apprendre?

## SCÈNE VII.

HÉRIQUE, LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

(Pendant les dernières paroles d'Hérique, la Duchesse est entrée sans le voir; elle semble chercher à se reconnaître.)

LA DUCHESSE, sans voir Hérique, qui fait semblant de lire. Personne... cependant je suis bien chez le père de Lélia... oui, tout ici annonce la demeure du devin Ismaël. Je vais donc la voir cette rivale que j'ai comblée de mes bienfaits, que j'ai fait élever sous mes yeux, et qui maintenant m'est odieuse. Mais comment faire pour parve-

nir jusqu'à eile? (Elle avance en scène et voit Hérique.) Ah!.. quelqu'un! Son père, sans doute.

HÉRIQUE, à part, observant la Duchesse. Quelle peut être cette femme?

LA DUCHESSE. Pardon, Messire astronome, si je vous arrache à vos profondes méditations, et si j'ai osé m'introduire dans le sanctuaire de la science sans m'être fait annoncer, mais je n'ai rencontré personne sur mon passage, et...

HÉRIQUE, à part. Allons, de l'assurance. (Haut.) Quel est, Madame, le but de cette visite? Parlez... quelque peine d'amour, quelque infidèle que vous voudriez ramener à vos pieds par le secours de mon art?.. Vous hésitez?.. Allons, remettez-vous.

LA DUCHESSE, à part. Mon Dieu... je ne sais comment m'y prendre, comment lui faire connaître...

HÉRIQUE. Ne puis-je d'abord savoir le nom de la grande dame qui honore ces lieux de sa présence.

LA DUCHESSE. Vous vous trompez, Messire, je ne suis pas une grande dame; quant à mon nom, peu vous importe de le connaître, et, d'ailleurs, votre science ne doit-elle pas vous l'apprendre... Ecoutez ce qui m'amène, Messire. Une jeune fille simple et candide, n'écoutant que la voix de son cœur, crut aux protestations d'un homme qui, pour mieux la tromper, s'est offert à ses yeux sous le costume d'un simple officier, quoique cet homme fût un haut et puissant seigneur.

HÉRIQUE, à part. Que dit-elle? (Haut.) Continuez, Madame.

LA DUCHESSE. Le père de cette jeune fille, tout occupé de sciences, néglige ce qui se passe autour de lui, et c'est pour donner un sage avis à ce père aveugle que je suis venue.

HÉRIQUE, troublé, avec force. Achevez, au nom du ciel, Madame.

LA DUCHESSE. Afin de vous consulter, Messire. (A part.) Les forces m'abandonnent (Haut.) sur ce que je dois faire.

HÉRIQUE. Je comprends... pour ramener le grand seigneur aux pieds de la rivale de cette fille imprudente.

LA DUCHESSE, avec dignité. Peut-être... mais avant tout, prévenir un grand malheur, Messire, car son fiancé a, dit-on, juré la perte de celui qui prétend lui enlever le cœur de celle qu'il aime, et l'insensé ne voit pas, qu'il réussisse ou non, qu'il court à une mort certaine.

HÉRIQUE, se troublant de nouveau, à part. Oh! mais plus de doute.

LA DUCHESSE. C'est pour les sauver tous trois enfin que je suis venue, Ismaël, pour te dire: Il faut que ton enfant s'éloigne au plus tôt; il faut la soustraire à l'amour, que dis-je? aux caprices de ce seigneur; il faut...

HÉRIQUE, se découvrant. Punir l'infame de sa lâche trahison, car il est trop tard pour sauver Lélia, trop tard, entendez-vous.

LA DUCHESSE. Ciel!.. que dites-vous? Mais, où suis-je? Vous n'êtes pas Ismaël... Où suis-je donc, mon Dieu?

HÉRIQUE. Oui... trop tard, puisque la mal

heureuse enfant, enlevée aux caresses de son père, est maintenant retenue prisonnière au palais du duc Louis... Mais vous, Madame, qui par un motif que je crois comprendre et qui ne peut être que de la jalousie, semblez liée à cette triste histoire... votre nom, je vous en supplie?... votre nom, Madame ?

LA DUCHESSE. Ah ! je ne puis vous l'apprendre... mais, écoutez, on vient, on monte cet escalier?..

HÉRIQUE, écoutant. Oui... (A part.) Mon Dieu, si c'était lui. (Haut.) Il faut fuir, Madame; mais promettez-moi que je vous reverrai.

(Il va écouter à la porte.)

LA DUCHESSE. Oh ! oui, il le faut. (A part.) Funneste passion, je dois à jamais te bannir de mon cœur.

HÉRIQUE, revenant en scène. Impossible par cette porte.

LA DUCHESSE. Que faire, alors ?

RAOUL, en dehors. Par ici... prenez à droite... c'est ça.

LA DUCHESSE, à part. Qu'entends-je?... cette voix... je ne me trompe pas, c'est celle de sire Raoul.

HÉRIQUE, revenant en scène. Ah !.. par ici... au bout de ce sombre passage, un escalier vous conduira à la rue.

LA DUCHESSE, en sortant. Ah ! Louis, Louis, pour te sauver j'ai failli me perdre.

(Elle sort.)

HÉRIQUE, se remettant dans le fauteuil. Il était temps... Oh ! cette femme, je connaîtrai cette femme.

SCÈNE VIII.

LE DUC DE BOURGOGNE, RAOUL,  
HÉRIQUE.

(Le duc porte un grand manteau et un chapeau à larges bords.)

RAOUL, à part, au duc. Nous y voici, Monseigneur.

LE DUC. C'est bien heureux ! j'ai cru que tu avais le projet de me faire atteindre le ciel... Je ne vois pas notre homme.

RAOUL. Le voilà... Il est si occupé du grimoire qu'il a devant lui, qu'il ne nous a pas entendu entrer.

HÉRIQUE, à part. Voici le moment décisif... A mon rôle.

RAOUL. Ne gagnez-vous donc plus assez d'argent, Messire Ismaël, pour payer un valet, lequel serait chargé du soin de conduire à travers ce labyrinthe que l'on nomme votre réduit, les personnes qui veulent bien vous faire l'honneur de se rendre en ces lieux.

HÉRIQUE. J'attendais votre visite, Messieurs; habitué à lire dans l'avenir, je connaissais aussi votre désir qu'elle fût enveloppée du plus profond mystère.

RAOUL, à part. Le fourbe...

LE DUC. Tu es un habile nécromancien, dit-on, et j'ai résolu de te consulter... Peux-tu me

prédire l'avenir, et me dire si les astres sont pour moi ?

HÉRIQUE. Ils sont presque toujours pour les âmes fortes. (Ouvrant une fenêtre.) Vois-tu cette pâle étoile qui semble s'éteindre... c'est celle de ton ennemi... Cette autre si brillante, c'est la tienne ; elle s'avance guidée par l'astre imperceptible que les profanes ne peuvent contempler. Dans trois jours, cette brillante étoile aura dévoré l'autre.

LE DUC. Sois plus clair dans tes paroles, je t'avouerai que je ne suis pas d'humeur à chercher le sens de tes prédictions.

HÉRIQUE, à part. Tu veux de la précision... (Haut.) Ecoute donc... Il existe un homme qui a su t'inspirer la haine la plus implacable; partout il se trouve sur ton passage, partout il vient te faire obstacle... Ose le renverser, et bientôt tu deviendras maître d'un grand royaume.

LE DUC. Oui... mais cet homme est puissant; sa mort occasionera bien des troubles, fera verser bien du sang... Je dois te l'avouer, je crains...

HÉRIQUE. Supporte donc jusqu'au bout les outrages qu'il se plaît à te faire endurer, même en plein conseil du roi... comme hier encore.

LE DUC. Quoi, tu sais ?.. Qui a pu t'apprendre ?

HÉRIQUE. Mon art...

RAOUL, à part. Il va se faire une réputation à bon marché.

HÉRIQUE. Mais il est d'autres outrages qui sont plus sensibles encore, et que le dernier des hommes n'a jamais balancé à laver dans le sang...

LE DUC, à part. Je n'ose l'interroger, et pourtant je veux tout savoir. (Haut.) Parle, ne crains rien.

HÉRIQUE. Je ne sais si je dois...

LE DUC, en colère. Explique-toi, te dis-je.

HÉRIQUE. Eh bien ! ce rival en politique, prenant peu de soin de ton honneur, l'est aussi en amour... et la duchesse !

LE DUC. Misérable !

RAOUL. Calmez-vous, Monseigneur.

LA DUCHESSE, dans le couloir. Ah !

RAOUL, se précipitant vers la porte. On nous écoutait... Malheur à toi, Ismaël.

HÉRIQUE, tremblant. Malédiction ? Quoi ! cette femme serait encore là.

LE DUC, à Raoul. Eh bien ?

RAOUL, ayant aperçu la Duchesse, à part. La Duchesse ! Que signifie... je saurai bien... (Haut, et avec calme.) Rien, Monseigneur, rien, ce passage est libre... Pardonnez-moi... j'avais cru entendre...

HÉRIQUE.. Elle est partie... je respire.

LE DUC, à part. Les révélations de cet homme, vraies ou fausses, me font un mal. (Haut.) Me connais-tu ?

HÉRIQUE. Jamais je n'ai eu l'honneur de voir votre altesse.

LE DUC. Mon altesse... Mais à qui crois-tu donc parler ?

HÉRIQUE. Depuis long-temps mon art m'a nommé Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne.

LE DUC, se découvrant. Oui, Jean-sans-Peur, qui a bien envie de te faire pendre haut et court, pour t'apprendre à débiter de semblables calomnies.

HÉRIQUE. Monseigneur ne le fera pas, car je puis lui donner des preuves irrécusables.

LE DUC. Des preuves... mais donne donc? Ne vois-tu pas que tu me déchires le cœur?

RAOUL. N'ajoutez aucune foi à ses paroles, Monseigneur.

LE DUC, avec colère. Mais donne donc, te dis-je. (Il parcourt le billet que lui donne Hérique.) Infame, tout ton sang pour cet outrage.

RAOUL, à part, avec joie. Allons donc.

HÉRIQUE. Silence et discrétion, Monseigneur.

LE DUC. Oh! c'est affreux. (A Hérique.) Compte sur moi... Viens, Raoul.

(Le Duc sort.)

HÉRIQUE, se découvrant, à Raoul. Souviens-toi de ta promesse.

RAOUL. Hérique !!! Souviens-toi qu'il y a là un mystère que je dois éclaircir.

(Il sort.)

HÉRIQUE, ôtant la robe et le bonnet. Et moi, par ce passage, à la maison de l'Image-Notre-Dame.

SCÈNE IX.

HÉRIQUE, LA DUCHESSE.

(Il ouvre la porte, et la Duchesse se présente sur le seuil.)

LA DUCHESSE. Un moment, s'il vous plaît.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le palais du duc Louis. Dans le fond, une riche galerie. A gauche, une porte de cabinet. A droite, deux autres portes. — Au lever du rideau, on aperçoit dans la galerie un grand nombre de seigneurs et de dames; on entend le son des instrumens.

SCÈNE I.

LE DUC LOUIS, CLIGNET, PLUSIEURS SEIGNEURS.

LE DUC. Allons, Messieurs, que ma présence n'interrompe en rien la fête.... que les danses se succèdent.... que partout règne le plaisir. (Les seigneurs se retirent dans la galerie. A Clignet.) J'espère que je joue mon rôle à merveille, et que demain il ne sera bruit dans tout Paris que de la fête donnée par le duc Louis d'Orléans à celui qu'on s'obstine encore à désigner comme son plus grand ennemi.

CLIGNET. Et qui l'est en effet, Monseigneur, car je ne puis, malgré le désir que j'en aurais, ajouter foi à ses belles protestations.

LE DUC. C'est ce qui m'importe peu, je t'as-

HÉRIQUE. Grands Dieux!.. Quoi! Madame... encore là? quel imprudence, ou plutôt quelle funeste curiosité a pu vous porter à nous épier.

LA DUCHESSE. Dis plutôt que c'est une faveur du ciel... Jâche, qui ne crains pas de calomnier basement une femme, et qui, pour mieux arriver à son but, ose emprunter le nom d'un homme que la superstition à fait célèbre.

HÉRIQUE. Madame... avez-vous donc oublié qu'il me faut une vengeance, et que j'ai fait le serment de l'accomplir?

LA DUCHESSE. Même en servant d'instrument à celle des autres... Oh! mais je saurai déjouer tes infâmes projets, car je sais tout, maintenant.

HÉRIQUE. Qu'osez-vous dire, Madame! Pas un mot de plus, si vous ne voulez pas que je vous fasse souvenir que vous êtes en mon pouvoir et que je pourrais...

LA DUCHESSE. Ajouter un crime à tes lâches calomnies. Eh bien! que crains-tu? Comme tu le dis, je ne suis qu'une femme, et cette femme est en ton pouvoir.

HÉRIQUE, se jetant en travers de la porte. Non... je ne suis pas un assassin; mais vous avez mon secret... il me faut le vôtre! Votre nom, Madame... votre nom?..

LA DUCHESSE. Le prononcer en ta présence serait le souiller.

HÉRIQUE, hors de lui. Encore un nouvelle insulte! Répondez, Madame... Votre nom, vous dis-je. il me le faut, ou vous ne sortirez pas d'ici.

LA DUCHESSE Tu le veux?.. Eh bien donc!.. Arrière, manant... place à Marguerite de Bourgogne...

HÉRIQUE, anéanti. La duchesse!!! Imprudent! Qu'ai-je fait?..

sure.... Mais laissons cela.... Tiens, je parierais ma couronne de duc, que tu ne te doutes pas de la plaisante idée qui me vient à l'instant et qui me donne, tout-à-coup, une si puissante envie de rire.... Ah! ah! ah!.... Tu vois cet essaim de femmes... eh bien! ôtes-en les vieilles et les laides, les autres ont toutes leur portrait là...

(Il désigne le cabinet.)

CLIGNET. En compagnie de bien d'autres, sans doute?

LE DUC. Flatteur!.... Mais, dis-moi? Sais-tu quelle est cette jeune dame à la robe verte et qui n'a pas encore quitté son masque.

CLIGNET. Monseigneur, voudrait-il ajouter un portrait à cette belle collection.

LE DUC. Allons donc, mauvais plaisant; s'il fallait les faire toutes peindre, ma galerie serait

trop petite... mais mon nouvel ami Jean-le-Bon ne vient pas, nous garderait-il rancune de la scène du conseil?

CLIGNET. Il ne peut tarder, et si vous le permettez, Monseigneur, en ma qualité d'ordonnateur de cette fête, je m'assurerai si les ordres de votre altesse, relatifs à sa réception, ont tous été exécutés.

LE DUC. Vas, et ne tarde pas à revenir.

(Clignet s'incline et sort.)

SCÈNE II.

LE DUC, seul.

Ajouter un portrait, dit Clignet, corbleu ! mon brave amiral, je crois qu'il n'est nullement besoin d'un peintre pour cette besogne, car cette tournure ne m'est pas inconnue... Il faut que je la retrouve... je veux connaître ce mystère. (Il regardé dans la galerie.) Je ne puis la distinguer dans cette foule.

(Il entre dans la galerie.)

SCÈNE III.

LÉLIA ; puis, LE DUC LOUIS. (Lélia entre par le côté sans voir et sans être vue du duc.)

LÉLIA. Où suis-je? mon Dieu !... perdue dans cette longue suite d'appartemens... seule, sans lumière et sans guide... Tremblant de rencontrer quelqu'un... je sentais à chaque pas mon cœur défaillir... Si je pouvais, à l'aide de la confusion qu'occasionne cette fête, sortir de ce palais... O mon père, mon père! soutenez mon courage!

LE DUC, rentrant. Allons, je ne puis la rejoindre... Que vois-je?.. Lélia!

LÉLIA, tombant à genoux. Ah! Monseigneur, pitié!

LE DUC, la relevant. Mais comment se fait-il... par quel hasard... vous, Lélia, dans ce salon... au milieu de ce bal... Oh! je ne devine que trop : méprisant mon amour, vous vouliez me fuir!..

LÉLIA. Vous fuir! Eh bien! oui, Monsieur le Duc... il le faut... De grâce, laissez-moi revoir mon père!

LE DUC. Y songes-tu! ce n'est pas ainsi qu'autrefois.

LÉLIA. C'est qu'autrefois, Monseigneur, vous n'étiez pour moi que le simple officier des gardes du roi, et qu'alors la trop crédule Lélia croyait pouvoir vous donner sa confiance et son amour... mais aujourd'hui, le voile dont vous couvriez vos desseins s'est déchiré.

LE DUC. Eh quoi! as-tu donc oublié les sermens que je t'ai faits?

LÉLIA. Vos sermens, dites-vous? Non... Mais si, en les écoutant, j'ai oublié, moi, que je voulais aux pieds les devoirs les plus sacrés, vous avez pris soin de me les rappeler. Monseigneur. Sachez-le bien, la jeune fille simple et

confiante a pu être assez faible pour prêter l'oreille aux protestations d'amour de celui dont elle croyait devoir porter un jour le nom; mais elle a assez de courage pour vous dire : Monseigneur, (Avec dédain.) je ne serai jamais votre maîtresse!

LE DUC LOUIS. Enfant... laisse là tes grands mots; demain, je l'espère, tu seras plus raisonnable... je vais te faire reconduire à ton appartement.

LÉLIA. Qu'osez-vous dire, Monseigneur! Oh! mais, c'est affreux! (Avec désespoir.) Malheureuse... et voilà ce qui m'attendais : opprobre et mépris.

LE DUC, avec douceur mêlée d'impatience. Lélia, vous apprendrez à me connaître plus tard; mais ce n'est ici le lieu ni l'heure. (A part.) Ces petites filles sont parfois très gênantes. (Il lui offre la main; Lélia recule d'effroi.) Quelle folle!

LÉLIA. Oh! oui, je suis folle... ma tête se perd. (Aux pieds du duc.) Par pitié, Monseigneur, rendez-moi à mon père, si vous ne voulez me voir mourir à vos pieds.

LE DUC, à part. Mais c'est à n'y pas tenir. (Haut.) Lélia, reviens à toi. (A part.) Je crois que le malin esprit s'est emparé d'elle.

LÉLIA. Pitié, Monseigneur, ayez pitié de la malheureuse Lélia.

LE DUC, inquiet et regardant autour de lui. (A part.) Si jamais... (Haut.) Eh bien! oui, je consens à tout ce que tu demandes... Rentre dans ton appartement... Demain, si tu persistes, tu reverras ton père, je te promets... mais demain seulement.

LÉLIA. Merci, Monseigneur, merci.

LE DUC, à un page qui traverse la galerie. Henry! reconduis Madame...

LÉLIA. J'emporte votre promesse, Monsieur le Duc. (Au moment de sortir, elle se retourne, regarde le duc, et se couvrant le visage.) Ah! malheureuse!

LE DUC, respirant. Enfin!.. Je ne m'attendais pas à tant de vertu... il était temps que cela finit, je perdais patience. J'espère bien, ma belle affligée, que demain vous aurez fait de nouvelles réflexions... La renvoyer! allons donc! il n'en faudrait pas davantage pour me perdre de réputation. (On entend une sanfare, puis le duc de Bourgogne traverse la galerie.) Ah! voici le Bourguignon... Ne dirait-on pas l'ours du jongleur, ou un maître étalier?.. Par ma foi, il a bien mérité son titre de Bourgeois de Gand.

SCÈNE IV.

LE DUC LOUIS, LE DUC JEAN, CLIGNET, SEIGNEURS.

LE DUC LOUIS. Eh bien! mon beau cousin, que dites-vous de cette fête?

LE DUC JEAN. Admirable, Monseigneur! depuis long-temps, on sait quel goût vous déployez en semblables circonstances... Il serait impossible de voir une réunion plus complète de beautés, plus de recherche, plus de luxe.

LE DUC LOUIS. Il y manque cependant le plus bel ornement de la cour, la séduisante Marguerite.

LE DUC JEAN, avec dépit. La duchesse de Bourgogne aime peu le bal... ces grandes réunions la fatiguent... A propos, Votre Altesse ne s'est pas trouvée hier au jeu de la reine : c'est mal à elle... Sa Majesté en semblait affectée.

LE DUC LOUIS. Diable ! cette réflexion est piquante ; ménagez-moi, Monseigneur, si vous ne voulez que je prenne cela pour une attaque directe... Vous n'avez pas oublié que nous sommes réconciliés ?

LE DUC JEAN, avec ironie. Il est vrai, et sincèrement... Je ne puis me lasser d'admirer la beauté de cette riche demeure... Dites-moi, ne puis-je visiter ce fameux cabinet dont j'ai tant entendu parler, et qui contient, dit-on, tant de merveilles ?

LE DUC LOUIS, riant. Pour cela... non... je suis trop discret.

LE DUC JEAN. Parmi vos nombreux défauts, je n'ai pas entendu citer celui-là.

LE DUC LOUIS. On m'a calomnié... cependant, vous me permettrez de vous refuser, mon beau cousin, vous n'auriez qu'à rencontrer là... par hasard... le portrait de...

LE DUC JEAN. Achevez.

LE DUC LOUIS. Le portrait d'une dame qui vous fut chère... alors ma courtoisie serait en défaut, vous pourriez m'en vouloir, et je tiens trop à votre amitié.

LE DUC JEAN. Il faudra pourtant bien que j'éclaircisse mes soupçons.

CLIGNET, à voix basse au duc Louis. Pour l'amour du ciel, Monseigneur...

LE DUC LOUIS. Vous non plus, mon beau cousin, vous n'avez pas toujours été fidèle à M<sup>me</sup> Marguerite...

CLIGNET, à part. Cette conversation me fait trembler.

LE DUC JEAN. Moi !.. Ne suis-je pas trop bourgeois pour être volage ? (En confidence.) Vous me donnerez un jour cette permission, je l'espère. (Haut.) Pour ce soir, je me contenterai d'admirer cette fête dans tous ses détails... L'illumination du jardin est, dit-on, d'un effet magique. (Il remonte la scène.)

LE DUC LOUIS. Libre à vous d'en jouir... je vous rejoins sous peu.

LE DUC JEAN. Point de gêne entre nous. (Il sort.)

SCÈNE V.

LE DUC LOUIS ; CLIGNET.

LE DUC LOUIS. Le diable m'emporte, si je n'étais tenté de lui octroyer sa demande, ne fût-ce que pour le punir de sa présomption... Vois-tu d'ici la singulière figure qu'il eût fait en reconnaissant parmi tous ces portraits. Ah ! ah ! ah ! Je ne sais comment j'ai pu résister au plaisir que m'aurait causé cette mystification.

CLIGNET. C'était de nouveau la guerre, Mon-

seigneur ; et vous me pardonneriez si, prévoyant cette demande, j'avais pris mes précautions.

LE DUC LOUIS. Laquelle, s'il vous plaît ?

CLIGNET. Celle de dérober moi-même aux yeux indiscrets...

LE DUC LOUIS. Le portrait dont le Bourguignon semble avoir deviné l'existence ?

CLIGNET. Précisément, Monseigneur.

LE DUC LOUIS, riant. En effet, c'est une précaution à laquelle je te reconnais... Décidément, je renoncerai à ces gages trop parlans d'un amour dont le mystère fait tout le charme... Je préfère... les bagues, par exemple... Connais-tu celle-ci ?

(Il lui montre une bague dont le chaton très large est entouré de diamans.)

CLIGNET, avec crainte et surprise. Quoi ! Monseigneur, ce bijou... Mais, si je ne me trompe, c'est un des diamans de la couronne...

LE DUC, avec légèreté. Une noble dame a bien voulu passer cette bague à mon doigt, il y a deux jours.

CLIGNET. Ah ! Monseigneur, cette imprudence me fait trembler pour vous.

LE DUC LOUIS. Poltron ! Allons, allons, je te promets d'être plus circonspect à l'avenir. (Regardant dans la galerie.) De par Dieu, c'est, je crois, la dame à la robe verte... Pour cette fois, je jure qu'elle ne m'échappera pas.

CLIGNET, en sortant. Pauvre prince !.. quelle tête !..

SCÈNE VI.

LE DUC LOUIS, MARGUERITE DE BOURGOGNE ; puis, RAOUL.

(Le duc amène Marguerite en scène ; celle-ci est masquée et semble craindre une surprise.)

LE DUC LOUIS. Enfin, belle dame, j'ai pu m'emparer de cette jolie main, et vous allez rompre, j'espère, l'incognito... jetez ce vilain masque qui me prive du plaisir d'admirer vos beaux yeux... Savez-vous que, depuis le commencement de la soirée, j'envie ce moment fortuné.

LA DUCHESSE, ôtant son masque, et après avoir regardé autour d'elle. Et moi aussi, Monseigneur... depuis deux heures, j'épie l'instant où je pourrai vous parler sans témoin.

LE DUC LOUIS. Marguerite !.. Devais-je m'attendre...

LA DUCHESSE. A tant d'imprudence, n'est-ce pas ?

LE DUC LOUIS. Cruelle que vous êtes ! dites à tant de bonheur !

LA DUCHESSE. Si jamais mon époux pouvait se douter de ma présence en ces lieux, sa jalousie n'aurait plus de bornes... Mais il s'agissait de vous, Louis... de votre existence... devais-je balancer à venir vous informer de ce qui se passe ? Non ; et cependant, je devrais vous haïr... vous m'avez bien cruellement trompée !.. cet amour qui a fait tout mon malheur... cet amour qui aujourd'hui déchire encore mon



cœur, a été plus fort que ma raison... plus puissant que la crainte que m'inspire mon époux!.. Mais les momens sont précieux... écoutez-moi, Monseigneur.

LE DUC LOUIS. Chère Marguerite! moi qui vous aime tant et qui vous regrette chaque jour, Laissez-moi jouir du bonheur inespéré de vous revoir.. Ma vie est en danger, dites-vous; mais que m'importe cette existence qui m'est à charge depuis que vous appartenez à un autre? J'ai cherché mille fois à la perdre en combattant... j'ai voulu l'user dans les plaisirs, m'étourdir sur mes chagrins par mille folies, dont tous me font un crime aujourd'hui... C'est en vain, Marguerite, que j'ai cherché à bannir ton image de ce cœur dans lequel tu règnes... Comme toi, mon amour a été plus fort que ma résolution.

LA DUCHESSE, avec dépit. Et les charmes de la belle Lélia ont été plus puissans que cet amour!..

LE DUC LOUIS. Quoi! vous savez... Oh! un caprice pour une fille du peuple... c'est folie d'un moment.

LA DUCHESSE. Je n'aurais aucun droit à vous adresser ces reproches, si ce caprice, cette folie d'un moment, n'ait fait qu'une fille a été enlevée à son père, à son fiancé, et que, pour s'en venger, l'un et l'autre ont juré votre mort!

LE DUC LOUIS. Ma mort!.. Que vous êtes bonne, Marguerite!., tant de sollicitude doublerait l'attachement que j'ai pour vous, si la chose était possible... mais, calmez ces craintes... que peuvent ces hommes contre ma personne?

LA DUCHESSE, à part. Mon Dieu! jamais je n'oserai lui dire que le duc... (Haut.) Louis, au nom du ciel... au nom de cet amour qui fit autrefois tout mon bonheur, et que je devrais oublier aujourd'hui... n'allez pas demain soir au jeu de la reine!

LE DUC LOUIS. Encore! Eh bien!.. pour vous rassurer entièrement, je ferai tout ce que vous exigerez de moi... dès demain, je vous le promets, je renverrai cette jeune fille à son père.

LA DUCHESSE. Bien! Louis... bien! Ah! ce cœur est toujours noble et généreux. (A part.) J'ai réussi... Merci, mon Dieu! (On entend la fanfare du duc de Bourgogne: dans ce moment, Raoul traverse le fond du théâtre; il aperçoit la duchesse et se cache derrière un pilier.)

RAOUL, à part. Encore la duchesse!

LA DUCHESSE, avec inquiétude. Cette fanfare annonce l'arrivée de mon époux... Louis, il faut nous séparer.

LE DUC, la retenant. Encore un moment, de grâce!..

LA DUCHESSE. C'est impossible... voyez... on m'observe, et si jamais on pouvait se douter...

LE DUC, lui balsant la main avec transport. Plutôt mourir que de te compromettre... (Voyant la galerie se remplir de monde.) Mais la fuite est impossible, et ce masque ne saurait te protéger long-temps... à ses yeux, surtout.

LA DUCHESSE. Que faire? ô mon Dieu!

LE DUC LOUIS. Ah! là... personne n'osera franchir cette porte. (Il ouvre la porte du cabinet.)

Le danger passé, mon fidèle Henry viendra vous délivrer.

LE DUCHESSE, en entrant. Louis, je vous en supplie, n'allez pas demain chez la reine.

LE DUC, ferme la porte et prend la clef. Toujours cette recommandation!.. Que signifient donc ces paroles mystérieuses?... Mais évitons la présence du Bourguignon, je sens que je ne pourrais le railler encore.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE DUC JEAN, RAOUL, SEIGNEURS.

LE DUC JEAN. Qu'en dites-vous, Messieurs? cette fête est vraiment magnifique.

RAOUL, bas, au duc. Renvoyez tout ce monde, Monseigneur.

LE DUC JEAN. Mais la chaleur est accablante, et je prendrai ici quelques momens de repos... Que je ne vous retienne pas, Messieurs, que chacun de vous se livre au plaisir.

(Les Seigneurs s'éloignent.)

SCÈNE VIII.

LE DUC JEAN, RAOUL.

RAOUL. Il me tardait d'être seul avec vous, Monseigneur.

LE DUC JEAN. Tu dis donc...

RAOUL. Que l'instant est favorable... personne... et, là, vos soupçons doivent se changer en certitude.

LE DUC JEAN. Ah! s'il est vrai! malheur à tous deux! (A part.) Que je souffre! (Haut.) Malheur à toi, Raoul, si trop confiant dans tes paroles et dans celles de ce sorcier, je reconnais que tous deux vous m'avez trompé!

RAOUL. Monseigneur...

LE DUC JEAN. Allons... ouvre vite.

RAOUL, cherchant à ouvrir la porte. Je suis certain d'avoir vu.

LE DUC JEAN. Prends ta dague, et fais sauter cette serrure... si tu ne le peux, brise, enfonce cette porte... Mais hâte-toi donc... tu ne vois pas que je brûle d'impatience.

(La porte cède.)

RAOUL. Enfin! (Le Duc se précipite dans le cabinet; Raoul le suit des yeux, sa figure annonce tour-à-tour la crainte et l'espérance; enfin le Duc sort très calme.) Eh bien! Monseigneur?

LE DUC JEAN. Personne...

RAOUL. Personne, dites-vous? (Regardant dans le cabinet.) Cependant ce cabinet n'offre aucune issue... mais son portrait du moins a dû vous convaincre...

LE DUC JEAN. Son portrait n'y est pas, et j'en remercie le ciel... Vous êtes trop prompt à accuser, Messire; rappelez-vous ce que je vous ai dit... malheur à vous...

RAOUL. C'est impossible, Monseigneur, et je vais moi-même...

(Il entre dans le cabinet.)

LE DUC JEAN. La duchesse, oublier ainsi ses devoirs... ah! ma fureur eût été sans bornes.

RAOUL, conduisant la duchesse, qui recule. Vous aviez mal visité ce cabinet, Monseigneur... voyez plutôt...

LE DUC JEAN. Une femme masquée... (A part.) Ah! je tremble. (Haut.) Je la connaîtrai, dussé-je lui arracher moi-même...

(Il court à la Duchesse, qui jette un cri d'effroi et recule.)

RAOUL. Monseigneur, songez à l'éclat que vous allez faire.

LE DUC JEAN. Rien ne saurait m'arrêter... il faut qu'à l'instant ce masque tombe... Vous m'avez entendu, Madame... pour la dernière fois je le répète... je le veux... je vous l'ordonne... Pas de réponse... Eh bien!

(Il va arracher le masque à la Duchesse, quand le duc Louis se jette entre lui et elle.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE DUC LOUIS, CLIGNET, SEIGNEURS.

LE DUC LOUIS. Arrêtez!.. Se conduire ainsi est l'acte d'un chevalier félon... Cette dame est sous ma protection.

LE DUC JEAN, hors de lui. Personne... pas même vous, monsieur le Duc, ne m'empêcherez de savoir quelle est cette femme... à l'instant même, entendez-vous bien?

LE DUC LOUIS. Tant d'emportement...

CLIGNET, à part. Il est perdu!

LE DUC JEAN. Devrait-il vous surprendre, Monseigneur?

LE DUC LOUIS. Sans doute, car je lis sur votre visage que vous avez regret d'avoir offensé cette noble dame, à laquelle vous allez adresser vos excuses.

(En disant ces paroles, il passe au doigt de Marguerite l'anneau qu'il a montré à Clignet, et présente la main de la Duchesse à Jean de manière à ce qu'il puisse voir cet anneau.)

LE DUC JEAN, reconnaissant la bague. La Reine!.. (Le duc Louis profite de cette surprise et reconduit la Duchesse. Au même moment, Hérique parait; Raoul lui indique la porte qui conduit à l'appartement de Lélia. Tous s'écartent pour laisser passer le duc Louis et la Duchesse; le duc Jean les regarde avec défiance.) Est-ce bien la Reine?

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE III.

L'appartement occupé par Lélia. Portes au fond et sur les côtés. Sur le premier plan à gauche, une porte secrète. Ameublement de l'époque.

SCÈNE I.

HÉRIQUE, seul.

(Il ouvre la porte secrète, puis cherche à s'assurer s'il est seul, enfin il entre en scène.)

Personne sur mon passage, et le jour qui commence à poindre a pu me guider jusqu'ici... Je dois être dans l'appartement de Lélia, tout me l'indique... O mon Dieu! fais que je la retrouve digne d'elle et de moi.



SCÈNE II.

HÉRIQUE, SARA.

SARA, sortant de la chambre de sa maîtresse, avec surprise. Vous ici, Messire? Quelle imprudence! et comment se fait-il?

HÉRIQUE. Plus bas, Sara. Ta maîtresse, où est-elle?... Dis... parle vite... Il faut que tu me conduise vers elle... hâte-toi, te dis-je, que je la sauve, ou que je meure!

SARA, embarrassée. Remettez-vous, Messire... cette visite inattendue... Ma maîtresse est si faible, si souffrante, et puis... je crains!

HÉRIQUE. Que peux-tu craindre? bientôt nous serons loin de ce palais, si Dieu nous protège.

SARA, inquiète. Si on nous voyait... (A part.) A l'instant elle me défendait...

HÉRIQUE. Tu hésites lorsque nous pouvons fuir. (Avec douleur.) Ah! je le vois, mon malheur est au comble.

SARA. Oh!... vos soupçons sont affreux... Mais la voici, Messire. J'aurais voulu vous empêcher de pénétrer jusqu'à elle. Pussiez-vous comprendre combien elle est à plaindre, et cesser de l'accuser!.. (En sortant.) Je vais veiller sur vous.

HÉRIQUE. Innocente!.. oh! oui, sans quoi je ne sortirais de ce palais maudit qu'après m'être vengé... La voici. (Il se retire dans le fond.) Comme elle est changée... Pauvre Lélia!

SCÈNE III.

HÉRIQUE, LÉLIA.

LÉLIA, entrant sans voir Hérique. Le repos m'est impossible... Ah! oui, je le sens là, cette passion qui fait le charme et le malheur de ma vie, me subjugué malgré moi; malgré moi j'éprouve le désir de voir le Duc manquer à sa parole. O mon père! mon père! ne me viendrez-vous pas en aide?

HÉRIQUE, à part. Que dit-elle?

LÉLIA. Le quitter! mais en aurai-je la force? renoncer à le voir, lui que j'aime de toutes les forces de mon âme... Oh! non, jamais... Que faire? mon Dieu, que faire? (Avec surprise mêlée de crainte.) Hérique! Hérique ici! (Se couvrant le visage de ses mains.) Ah! c'est à mourir de honte...

HÉRIQUE, allant vers elle et avec passion. Lélia, ma Lélia, je vous revois enfin, après huit jours de la plus cruelle séparation. A force de persévérance, j'ai pu découvrir le lieu de votre retraite; alors j'ai juré de vous délivrer, et je viens accomplir ce serment... Mais reviens à toi... au nom du ciel, au nom de cet amour que je t'ai tant de fois juré, de cet amour que ton père autorise.

LÉLIA, se remettant. Bon Hérique... tant de sollicitude pour moi qui suis si coupable envers vous...

HÉRIQUE. Égarée, mais non coupable... Dites, dites, Lélia, que vous n'aimez pas ce beau seigneur. J'ai besoin d'entendre ces paroles sortir de votre bouche, voyez-vous.

LÉLIA, avec désespoir. Hélas! que venez-vous faire ici?

HÉRIQUE, à part. Cette froideur, (Haut.) Ce que je viens faire ici, dites-vous? Mais puis-je donc avoir d'autre but que celui de vous arracher de ces lieux?... Oh! mais, venez, les moments sont précieux...

LÉLIA. Je ne puis vous suivre. (Avec calme.) J'apprécie votre dévouement, mais sachez que le Duc lui-même, abjurant sa conduite envers moi...

HÉRIQUE, avec ironie. Va, s'humiliant et vous demandant pardon, vous rendre aux caresses de votre père... Pouvez-vous avoir foi en de telles promesses?

LÉLIA. En douter, serait lui faire injure.

HÉRIQUE. Quoi!.. vous refusez de me suivre? et voilà comme vous payez mon amour, moi dont le cœur torturé depuis huit jours ne songe qu'au moyen de vous sauver... Mais vous l'aimez donc bien, cet homme?

LÉLIA. Si je l'aime!.. Non... non, Hérique, je ne puis aimer le Duc, moi, pauvre fille. (Avec dignité.) Mais en fuyant avec vous de ces lieux, ce serait, aux yeux du monde entier, m'avouer coupable; ne l'espérez donc pas. Ecoutez, Hérique: l'officier des gardes du roi s'était fait aimer de la fille d'Ismaël, qui lui avait donné tout son amour... Trompée, mais non coupable, c'est au duc Louis d'Orléans à rendre à Ismaël sa fille innocente.

HÉRIQUE. Ch!.. je ne le vois que trop, cet amour que vous accordiez au simple officier, le Duc le possède encore, et tout espoir de bonheur est perdu pour moi... mais il me reste la vengeance.

LÉLIA. La vengeance, dites-vous? Malheureux! voulez-vous donc me perdre et dévoiler ma honte aux yeux de tous? Ne voyez-vous pas qu'ils refuseront de me croire, lorsque je leur dirai: je suis innocente!.. Écoutez, Hérique, suivant les vœux de mon père, nous devons être unis, mais ce mariage était impossible.

HÉRIQUE. Impossible, dites-vous?

LÉLIA. Oui! car je ne pouvais vous offrir que l'amitié d'une sœur.

HÉRIQUE, avec colère. Lorsque lui a tout votre amour, lui, cet infame, qui, jouant avec l'honneur d'une jeune fille, avec l'honneur d'une famille entière, a osé... Oh! je me vengerai vous dis-je, et cette vengeance, un puissant seigneur se chargera de l'assurer.

LÉLIA, vivement. Vous renoncerez à ce projet!..

HÉRIQUE. Jamais.

LÉLIA. Vous y renoncerez, car c'est moi qui vous en prie.

SARA, entrant avec précipitation. Monseigneur est sur mes pas.

(Elle sort.)

LÉLIA. Grands dieux!! Fuyez, Hérique, il en est temps encore.

HÉRIQUE. Fuir seul... n'y comptez pas.

LÉLIA. Je vous en supplie.

HÉRIQUE. Non, vous dis-je... Je vais donc me trouver face à face avec lui.

LÉLIA, à part. Que faire? (Haut.) Si vous m'avez jamais aimée, au nom du ciel, ne démentez pas mes paroles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE DUC LOUIS.

LE DUC. Il entre sans voir Hérique. Enfin, ma belle Lélia, j'ai pu m'échapper de cette fête, et je viens voir, enfant, si plus raisonnable, tu veux encore me fuir... (Apercevant Hérique.) Mais que signifie? un homme ici! Qui es-tu? Parle, et qui a osé t'introduire en ces lieux?

LÉLIA. Monseigneur!... de grâce...

HÉRIQUE. C'est une peine que j'ai prise moi-même, Monseigneur.

LE DUC. Et dans quel but, s'il vous plaît, mon maître.

HÉRIQUE. Je voulais voir encore cette femme, je voulais lui faire compliment sur sa prospérité future. Diable! élevée au rang de favorite de Monseigneur, la fille d'Ismaël l'astrologue, n'est-ce pas une grande gloire pour sa famille et pour elle?

LE DUC. Insolent!!

LÉLIA, à part. Ah! malheureuse, à moi tant d'humiliation.

HÉRIQUE, fièrement. Je suis venu dans un autre but encore, Monseigneur: je suis venu

pour vous dire ; Duc Louis d'Orléans, toi pour qui rien n'est sacré, qui non content de pressurer le peuple pour satisfaire à tes désordres, en veux encore à l'honneur des familles, tu as commis une action infame, et je viens t'en demander compte.

LÉLIA. Malheureux ! que faites-vous ?

HÉRIQUE. Je suis venu pour te dire : L'homme du peuple ne peut appeler publiquement en champ clos le grand seigneur, car le grand seigneur mépriserait son délit et le ferait chasser honteusement comme un insensé... puis, après avoir été frappé de verges dans chaque carrefour de Paris, il serait montré à tous comme une bête curieuse.

LE DUC. Misérable !... tu viens de prononcer toi-même ta sentence, et je vais...

LÉLIA, à part. Mon sang se glace.

HÉRIQUE, barrant le passage au Duc. Pas encore, s'il vous plaît... Je suis venu chercher une vengeance, il me la faut. (Tirant son épée.) Alons, Monseigneur, défendez-vous, ou je frappe.

LÉLIA. Au nom du ciel, arrêtez... grace pour lui, Monseigneur.

LE DUC. Crois-tu donc que je veuille souiller mon épée du contact de sa rapière.

HÉRIQUE, furieux et prêt à s'élançer sur le Duc. Eh bien donc !

LÉLIA, se précipitant entre eux. Ah !!

SCÈNE V.

LES MÊMES, CLIGNET.

CLIGNET. Il arrache l'épée à Hérique, la brise et lui jette les morceaux aux pieds. Arrière, manant. HÉRIQUE. Encore ce mot, toujours cette insulte !

LE DUC. Merci, mon brave Amiral.

CLIGNET, faisant signe aux gardes. Qu'ordonnez-vous, Monseigneur ?

LÉLIA. Encore une fois, Monseigneur, grace pour lui, car la douleur a égaré sa raison.

LE DUC. Mais quel est donc cet homme, pour qu'il t'intéresse si vivement ?

LÉLIA. Qui il est... qui il est... mon frère, monseigneur... mon frère.

LE DUC. Ton frère !.. (A part.) Je comprends maintenant, et voilà le danger dont Marguerite s'inquiétait tant. (Haut.) Relève-toi... Cédant à tes sollicitations, je ne ferai pas pendre ce fou ; mais qu'il se garde de jamais paraître devant moi. (Aux gardes.) Qu'il soit honteusement chassé du palais.

HÉRIQUE, à part, avec rage. Oh ! je n'oublierai pas ce nouvel outrage...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, excepté HÉRIQUE.

LE DUC LOUIS. En vérité, il m'a fallu tout le désir de te plaire pour ne pas le faire punir comme il le mérite.

LÉLIA. Ah ! Monseigneur, tant de bonté...

LE DUC. Ne parviendrai-je pas, enfin, à désarmer ta rigueur?... Que te faut-il encore ?

LÉLIA. Mettez le comble à votre générosité, en accomplissent la promesse que vous me fîtes hier au soir.

LE DUC. C'est mal à toi... Tu le veux, j'y consens. (Avec un soupir.) Vas donc te préparer à me quitter... mais je veux te combler de présents, je veux réparer ma faute, car j'ai été bien coupable envers toi, je dois l'avouer.

LÉLIA. En acceptant vos offces, ce serait, moi aussi, me reconnaître coupable... Hélas ! la triste Lélia n'a plus qu'une faveur à implorer.

LE DUC. Laquelle ? D'avance tu peux compter...

LÉLIA, en sortant. Une cellule aux Bénédictines.

SCÈNE VII.

LE DUC LOUIS, CLIGNET.

LE DUC, à part. Encore un sacrifice fait à Marguerite. (Haut.) Eh bien ? qu'en dis-tu ? Clignet, toi aussi dois être satisfait et dois m'admirer?... (D'un ton badin.) Je tiens en mon pouvoir la plus jolie fille qu'il soit possible de rencontrer ; pour elle, je me donne la peine de feindre pendant huit jours l'amour le plus respectueux, le plus passionné, et tout cela pour la renvoyer comme un sot... En vérité, le plus mince écolier de Cluny ne se conduirait pas ainsi... Mais comment t'es-tu trouvé là, si à-propos pour détourner l'épée de ce rustre ?.. Sais-tu que je te dois la vie... Oh ! il y allait de franc jeu.

CLIGNET, dont l'Impatience va toujours en augmentant. De grace, écoutez-moi, Monseigneur.

LE DUC. Comme te voilà tout bouleversé... Qu'y a-t-il donc ?

CLIGNET. Cette nuit, comme je me disposais à regagner mon hôtel, sous le vestibule de ce palais un homme m'accosta. « Vous êtes l'amiral Clignet, me dit-il. Si le duc vous est cher, profitez de cet avis. » Il me tendit ce papier, que je pris machinalement, étourdi que j'étais de ses paroles... déjà il avait disparu.

LE DUC, parcourant le billet. Encore ce sanglant mystère... Le nom du Bourguignon mêlé à ceux d'assassins qui doivent me surprendre... Ah ! je dois éclaircir enfin ces doutes. (Lisant de nouveau.) Toujours cette prière, de ne point aller ce soir au jeu de la reine... Je saurai à quoi m'en tenir, car ceci cache, ou je me trompe fort, quelque manigance politique. (A Clignet.) Que penses-tu de cette aventure ?

(Il jette avec dépit le billet sur un meuble.)

CLIGNET. Qu'il m'est impossible de croire à la sincérité du duc de Bourgogne, et que la prudence voudrait...

LE DUC. Toi aussi... mais suivre cet avis serait lâcheté.

CLIGNET. Lorsque vos jours sont menacés, lorsque vous êtes entouré d'assassins.

LE DUC. Il y a dans tout ceci, te dis-je, un mystère que je dois, que je veux éclaircir.  
 CLIGNET. Où courez-vous, Monseigneur ?  
 LE DUC. A l'hôtel d'Artois.

CLIGNET. Au nom du ciel... permettez que je vous accompagne...  
 LE DUC. Non... je veux paraître seul devant Jean-sans-Peur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE IV.

Le théâtre représente la salle du conseil du duc de Bourgogne.

SCÈNE I.

RAOUL, HÉRIQUE. Ils entrent en causant.

RAOUL. Et voilà le fruit que tu as retiré de cette belle expédition?.. En vérité, il faut que tu sois fou. Si j'avais pu prévoir ton dessein, je n'aurais certainement pas cédé à tes sollicitations. Compromettre ainsi notre plan; car enfin, si le duc Louis, moins généreux, ou plutôt moins aveugle sur sa propre sûreté, t'avait fait pendre, ou tout du moins enfermer comme un insensé, tout était perdu. Ces hommes rassemblés par tes soins à l'image Notre-Dame, ne connaissent que toi.

HÉRIQUE. C'est vrai, Messire... Mais, que voulez-vous. la rage, la fureur qui me transportaient avaient été en moi toute raison.

RAOUL. Dis plutôt que la jalousie...

HÉRIQUE. Oui! la jalousie... La perfide, se jouer ainsi de l'amour le plus vrai, le plus sincère, et ne pas craindre de me dire : « Cet homme, qui de sang-froid préparait mon déshonneur et le tient... eh bien! cet homme, je l'aime et suis prête à me jeter entre lui et toi... Oh! c'est affreux... Dites-moi, Messire, si dans un semblable moment, lorsque cet homme est sous vos yeux, fût-il prince, fût-il roi... dites si on peut froidement calculer sa vengeance? »

RAOUL. Tu peux avoir raison, mais je ne te félicite pas moins d'en être quitte à si bon marché.

HÉRIQUE. Merci, Messire. (Avec fureur.) Mais votre duc n'en finira donc pas?

RAOUL. Le Bourguignon est plus irrité que jamais, mais il craint la cour et le roi, et si ce n'est l'impunité, il veut ce que nous pourrions appeler un crime légal.

HÉRIQUE. Je ne puis vous comprendre.

RAOUL. Le duc veut de son conseil une déclaration décrétant son cousin coupable au premier chef, envers le peuple et le roi; il espère, à l'aide de cette déclaration, se faire pardonner par Charles VI, si un jour le roi parvenait à savoir la part qu'il aura prise dans cette affaire.

HÉRIQUE. C'est pousser loin la précaution.

RAOUL. Et nous devons l'en remercier... tout ceci nous regarde un peu, ce me semble... mais... dis-moi, tes hommes?..

HÉRIQUE. Sont toujours là, jurant, buvant et me maudissant... Bientôt je n'en serai plus maître.

RAOUL. Patience... ce soir, j'espère, tu pourras l's congédier... En attendant, vas les rejoindre : Surtout, qu'on ne puisse se douter que cette maison est habitée.

HÉRIQUE. Plus que jamais, comptez sur moi, Messire... A ce soir.

(Il sort à gauche.)

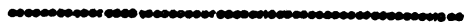
RAOUL. J'aperçois M<sup>me</sup> la Duchesse. Veillons à ce que les ordres du duc soient tous exécutés... surtout ne la perdons pas de vue.



SCÈNE II.

LA DUCHESSE, seule.

Impossible de parler au roi... Plongé dans un de ces accès de démence auxquels il est si sujet, il ne pourrait me en apprendre. Cependant, lui seul aurait pu prévenir le malheur qui nous menace... lui seul aurait pu apprécier les motifs qui me font agir... Que je suis malheureuse! le duc de Bourgogne un assassin!.. cette idée me glace le cœur... Que faire? mon Dieu! que faire? Louis aura-t-il tenu sa promesse? oh! oui! tout me le dit... Il faut que je voie cette jeune fille; il faut, qu'instruite de mes craintes et s'attachant aux pas de cet Hérique dont elle est aimée, elle pénètre ce funeste projet. Il y aura renoncé, sans doute, si Lélia lui est rendu. Si je pouvais, par des promesses, avec de l'or, m'attacher cet homme...



SCÈNE III.

LA DUCHESSE, UN PAGE.

LE PAGE. Une jeune fille sollicite l'honneur d'être admise en présence de M<sup>me</sup> la Duchesse.

LA DUCHESSE. Une jeune fille, dites-vous? Qui est elle? D'où vient-elle?

LE PAGE. Née sur les terres de Bourgogne, elle est, dit-elle, vassale de Son Altesse.

LA DUCHESSE, avec impatience. Son nom? Ne vous a-t-elle pas dit son nom?

LE PAGE. Lélia, fille d'Ismaël l'astrologue.

LA DUCHESSE. Lélia!.. qu'elle entre.

(Le page sort.)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, LÉLIA.

LA DUCHESSE. Approche, enfant, et dis-moi qui t'amène.

LÉLIA, accourant à la Duchesse et lui balsant la main. Ah! Madame... ma bienfaitrice, si vous saviez.

LA DUCHESSE. Je sais tout, et t'ai déjà pardonnée.

LÉLIA. Quoi! vous avez appris...

LA DUCHESSE. Tout ce que tu as eu à souffrir. Je sais que le duc Louis, subjugué par l'ascendant de ta vertu, a enfin reconnu son erreur.

LÉLIA. Dites plutôt qu'en me rendant à mon père, le duc a cédé aux exigences d'une passion plus forte que celle qu'il croyait avoir pour moi, et non à l'impulsion de sa générosité.

LA DUCHESSE, vivement. Quoi! tu penses qu'épris d'une autre femme... (A part.) J'allais me trahir. (Haut.) Crois-moi, enfant, le duc, rougissant de sa conduite, a voulu réparer ses torts... d'ailleurs, que t'importe?

LÉLIA, à part. C'est elle, plus de doute. (Haut.) Que m'importe? ah! vous avez raison, Madame, peu m'importe, en effet, que le duc chérisse, adore une grande dame; ce ne peut-être à la pauvre fille sans nom à lui disputer son cœur... Mais cette pauvre fille saura, autant qu'il est en son faible pouvoir, veiller sur les jours de celui dont elle a fait son idole, et venir dire à cette grande dame... sauvez-le, sauvez-le, Madame, car ses jours sont menacés.

(Elle lui présente un papier.)

LA DUCHESSE. Ciel! ma lettre... Comment se fait-il?

LÉLIA. Votre lettre, dites-vous?... Mais vous l'aimez donc aussi, Madame?

LA DUCHESSE. Plus bas, enfant, plus bas.

LÉLIA. Vous l'aimez! alors vous le sauvez, vous empêcherez l'exécution de ce fatal complot... vous ne voudrez pas que le duc de Bourgogne...

LA DUCHESSE. Le duc de Bourgogne, dis-tu? Mais ce complot, dont tu parles, j'en ignore entièrement les détails et ne puis l'entraver.

LÉLIA. Et vous l'aimez, dites-vous... Mais je sais tout, moi, oui, tout; et cependant depuis deux heures seulement je suis libre.

LA DUCHESSE, à part. Pauvre enfant, comme elle l'aime.

LÉLIA. Ce papier oublié dans mon appartement par le duc, sans doute, et que me remit ma fidèle Sara, me révéla l'existence de ce complot; quelques paroles prononcées par Hérique me firent présumer qu'il devait y prendre part. Dès-lors je pensai qu'en flattant son amour, qu'en excitant sa haine et lui demandant vengeance, je parviendrais à connaître ses projets et ceux du duc Jean; j'ai réussi. Sachez donc que ce soir, des hommes, des assassins... doivent...

LA DUCHESSE. Silence...

LÉLIA, écoutant. On vient, Madame...

LA DUCHESSE. Oui... le duc a convoqué son conseil, et déjà sans doute... Suis-moi dans mon

appartement... là, tu finiras de me faire connaître ce que tu sais. (En sortant.) Noble enfant! il te devra la vie.

SCÈNE V.

LE DUC JEAN, RAOUL.

LE DUC JEAN. Mon chancelier a dû faire préveoir les membres de mon conseil de s'assembler; fais en sorte qu'ils soient introduits sans retard, et reviens aussitôt. (Raoul s'incline et sort avec agitation.) Suis-je encore Jean-sans-Peur? Oh! non, car alors il n'existerait plus... Est-ce assez d'humiliations, comme il me raille sans pitié... comme il me rend le jouet de toute la cour... Et Marguerite, Marguerite coupable, sans doute... cette idée me torture et m'accable. Cependant je crains de me convaincre, car, si je démasque l'infidèle aux yeux de tous, ma vengeance envers Louis n'a plus pour but qu'une injure personnelle, et je dois renoncer à ce qui flatte le plus mon ambition... Oui, de par Dieu, la France vaut bien l'amour d'une femme qui n'a plus droit qu'à mon mépris. Cependant, combien de fois l'infâme calomniateur n'a-t-il pas de ses propos envenimés deshonoré des femmes qu'il n'avait pu séduire... Rien n'est sacré pour cet homme... Oh! oui, je dois saisir d'une main ferme le pouvoir et rendre à la France ce bonheur après lequel elle attend depuis si longtemps. (A Raoul qui entre.) C'est toi? Més ordres sont-ils exécutés?

RAOUL. Oui, Monseigneur, tous vont se rendre en cette salle.

LE DUC JEAN. Bien... Toi aussi, Raoul, as été témoin de mon opprobre et de mes tourmens... Ai-je assez supporté de mépris, dis-moi?

RAOUL. Monseigneur...

LE DUC JEAN. Et ce peuple qu'il brave, ce peuple qui semble endormi sur ses propres misères, ce peuple dont le morne silence cache un incendie qu'une étincelle doit allumer; il le foule aux pieds, il le traite comme un vil troupeau d'esclaves... Mais, grace au ciel, le Bourguignon possède une hache d'armes qu'il sait manier, et dans peu il brisera comme un vase d'argile tout ce qui osera se mettre entre le trône et lui. (A part.) Mais ces seigneurs sauront-ils me comprendre?

RAOUL. Un seul mot, et Paris tout entier répondra à cet appel.

LE DUC JEAN. Ce mot, je ne le prononcerai qu'à la dernière extrémité... Mais, dis, Raoul, tu es heureux, n'est-il pas vrai, d'avoir eu ma haine à exploiter au profit de la tienne? Avec quel ardeur, avec quel zèle tu as fait l'office du démon auprès de moi... quel serviteur tu es!.. N'importe, tu profiteras de ma justice... tu n'as plus qu'un pas à faire, toi, pour arriver à ton but... mais moi, il n'en est pas ainsi.

RAOUL. Patience et courage, Monseigneur.

LE DUC JEAN. Tu as raison, ne perdons pas le fruit de nos veilles par une vaine précipitation.

UN PAGE. Les conseillers de très haut et très puissant duc monseigneur de Bourgogne.

LE DUC JEAN. Enfin ! (A part.) Que vont-ils décider ?

SCÈNE VI.

LE DUC JEAN, RAOUL, JEAN DE SAULT, DE HELLY, DESESSART, JEAN-PETIT.

(Ils entrent tous en silence, saluent le duc et prennent place autour de la table.)

LE DUC JEAN. Messeigneurs, je vous ai assemblé, non pour avoir votre avis sur une chose que j'ai résolu depuis long-temps, sur une chose que j'ai irrévocablement décidé et que j'accomplirai au péril de ma vie, mais pour réclamer votre secours, votre appui pour la mener à bien. J'attends de vous une approbation qui m'est d'autant plus nécessaire que je n'ai qu'un seul moyen d'exécution

DESESSART. Vous nous trouverez toujours prêts, Monseigneur, à vous entourer de nos faibles lumières.

LE DUC JEAN. Écoutez-moi, mes maîtres ? Il existe un homme, qui n'ayant que des vices dans le cœur, que de la bassesse dans l'âme, semble se faire à plaisir le moteur de toutes nos sanglantes querelles. Cet homme, Messeigneurs, j'ai résolu sa mort.

(Mouvement de tous.)

DESESSART. Sa mort ?

LE DUC JEAN. Je ne vous rappellerai pas mes outrages et ma honte, vous avez été témoins des humiliations que j'ai eu tant de fois à souffrir, et, tout récemment encore en plein conseil du roi. Je ne vous dirai pas non plus que cet homme a osé chercher à ternir la réputation de votre souveraine, ces outrages me sont personnels ; mais vous êtes tous nos fidèles Bourguignons, mes braves chevaliers. Je ne vous entretiendrai donc que de votre patrie, des calamités dont cet homme semble se plaire à accabler le peuple, en se riant de sa misère, n'est-ce pas assez vous dire qu'il est ici question du duc Louis d'Orléans.

Tous, excepté Jean-Petit. Le frère de Charles VI !..

JEAN-PETIT. Je suis de l'avis de Monseigneur, j'ajouterai : Le duc est traître au roi, traître à la patrie, et je le prouverai doctement. Avez-vous oublié ses machinations aux Célestins ? avez-vous oublié Philippe de Mezières et le seigneur de Milan ? Il doit mourir, et vous approuverez cette décision licite.

Tous. Jamais ! jamais !..

DESESSART. Si le duc est coupable, pourquoi ne pas l'accuser devant le parlement.

LE DUC JEAN. Le parlement... Pouvez-vous me donner un tel conseil?... La reine ne paralysera-t-elle pas toutes les décisions de ce tribunal, puis, faut-il donc rallumer le flambeau de la guerre civile, ruiner l'état, saccager les campagnes, faire mourir des milliers de braves, et tout cela pour un seul homme... Ah ! que ne

puis-je l'appeler en champ clos, déjà depuis long-temps j'aurais vengé mes outrages, déjà depuis long-temps mon épée se serait teinte de son sang... Mais ce combat est impossible, vous le savez : le roi, la reine s'y opposeraient... Le duc lui-même, peut-être le refuserait. (Leur passant un parchemin.) Cet acte contient ce que j'ai résolu de faire. Voyez, Messeigneurs... Fort de votre approbation, je brave tout... (A part.) jusqu'à Charles VI lui-même.

DESESSART. Mais c'est un crime que vous nous demandez, Monseigneur !

LE DUC JEAN. Non, c'est un jugement qu'il s'agit de rendre.

SCÈNE VII.

LES MEMES, LE DUC LOUIS.

LE DUC LOUIS. Attendez au moins, pour le prononcer, Messeigneurs, la présence de l'accusé.

Tous. Le duc !..

LE DUC JEAN. Malédiction !

LE DUC LOUIS, avec ironie. Je vous dérange, je le vois, mon beau cousin, et vous devez m'en vouloir de me présenter ainsi brusquement... Par ma foi, il y allait de votre honneur, et je n'ai pas balancé, je me suis rendu seul dans l'antré du lion... Quoi ! Messeigneurs, assemblés en conseil ! (Avec fierté.) Mais si j'en crois certains avis, il m'importe de connaître vos délibérations, et je suis venu.

LE DUC JEAN. Pénétrer ainsi dans mon conseil privé...

LE DUC LOUIS. Je suis venu, Messeigneurs, car ce conseil c'est pour délibérer sur un crime, et le résultat de cette délibération, c'est ma mort... Duc de Bourgogne, je te jette ici à la face le défi de le nier...

LE DUC JEAN. Tant d'audace !..

LE DUC LOUIS. Attends, je n'ai pas tout dit... Vous, dignes conseillers d'un prince sans foi et sans honneur, vous qui cherchez l'impunité pour vous et votre maître, espérant qu'un jour un roi faible et en démence ratifiera votre crime, quels sont vos mobiles : bassesse, cupidité, ambition... Quel est ton but, toi, Desessart ; la prévôté de Paris en remplacement du sire de Tignonville... Toi, maître Jean-Petit ; tu te vois déjà grand-prieur des Cordeliers. Et vous, Jean de Sault, de Helly, vous faut-il donc aussi des honneurs payés par l'infamie ?

DESESSART. Monseigneur... tant d'humiliation quand nous le méritons si peu...

LE DUC LOUIS. Vous voulez la prospérité de votre patrie... cherchez donc à l'obtenir par des actions nobles et généreuses, et non en servant l'ambition et la vengeance de votre duc.

LE DUC JEAN, hors de lui. Oh ! c'en est trop, et l'un de nous ne doit passer le seuil de cette porte que mort !

LA DUCHESSE. Arrêtez !.. est-ce ainsi que le duc de Bourgogne comprend l'hospitalité ? Veut-il faire de son hôtel, en tous temps considéré

comme lieu d'asile, un champ clos?.. Serait-il digne de deux nobles champions tels que lui et Monseigneur?

LE DUC LOUIS, à part. Marguerite!.. A-t-elle donc reçu du ciel la mission de veiller sur moi?

LE DUC JEAN, à part. Plus de doute, c'est elle qui a dû l'introduire... (Haut.) Éloignez-vous, Madame... (Bas.) Votre présence, ne le voyez-vous pas, ne saurait que m'irriter davantage contre cet homme.

LE DUC LOUIS. Nous remettons à plus tard cette explication.

LE DUC JEAN. Non, pas... Trembleriez-vous déjà, par hasard?

LE DUC LOUIS. Oui... mais c'est de colère.

LE DUC JEAN. Suivez-moi donc...

LE DUC LOUIS, l'arrêtant. Le duc d'Orléans passe le premier, c'est aux autres de le suivre.

LE DUC JEAN, à part. Je saurai châtier tant d'insolence.

LA DUCHESSE. Monseigneur... au nom du ciel...

LE DUC JEAN. Laissez-moi, Madame.

LA DUCHESSE. Le roi vous demandera compte du sang qui sera versé.

LE DUC JEAN. Laissez-moi, vous dis-je. (Bas.) Ce n'est pas pour mes jours que vous tremblez, mais pour les siens.

LA DUCHESSE. Monseigneur? je vous jure...

LE DUC JEAN, lui montrant la bague qu'elle a à la main. Reconnaissez-vous cette bague... C'était la reine, n'est-ce pas, qui l'avait hier au doigt?

LA DUCHESSE, à part. Imprudente!

LE DUC LOUIS. Je vous attends, M. le Duc?

LE DUC JEAN. Marchons...

### SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CLIGNET, un parchemin à la main.

CLIGNET. De la part du roi.  
TOUS. Du roi!!

LE DUC JEAN. De la reine, voulez-vous dire.

CLIGNET. Non, Monseigneur, sa majesté vient de recouvrer sa raison, et le premier usage qu'elle en a fait a été de donner l'ordre de vous transmettre sur-le-champ ce message.

(Il donne le parchemin au duc Jean.)

LA DUCHESSE, à part. Merci, mon Dieu, vous avez exaucé ma prière.

LE DUC JEAN, à part. Fâcheux contre-temps. (Haut.) Le roi nous commande d'oublier le passé, et exige entre nous une franche réconciliation... L'Évangile devra recevoir notre serment. (Avec ironie.) Qu'en pensez-vous, Monsieur le duc?

LE DUC LOUIS. Les volontés du roi mon maître seront toujours sacrées pour moi.

(Sur un signe du duc Jean, les portes de l'oratoire de la Duchesse s'ouvrent, un page va prendre le livre saint et l'apporte ouvert sur sa poitrine.)

LE DUC JEAN. Qu'il en soit donc ainsi. (A Marguerite.) Vous êtes heureuse, n'est-ce pas, Madame?.. Mes Seigneurs, soyez témoins de mon empressement à me rendre aux ordres du roi... Je jure l'oubli du passé, et à l'avenir... (Avec effort.) Amitié franche... éternelle.

LE DUC LOUIS. Je fais le même serment. (Bas, à la Duchesse.) Je vous reverrai, Marguerite...

LE DUC JEAN, bas, à Raoul. Ce soir, à l'Image Notre-Dame.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



### ACTE V.

Le théâtre représente une salle basse, entièrement démeublée. Une porte de chaque côté. Une porte secrète au fond. Une vieille table et quelques bancs seulement. Cette salle est faiblement éclairée par une lampe. Des routiers sont assis çà et là. Cordelau et Larescousse sont assis à la table et boivent en causant.

#### SCÈNE I.

CORDELAN, LARESCOUSSE, LAMOTTE, assis près de la porte de droite.

CORDELAN. Je suis aise de t'avoir rencontré ce soir, mon brave écorcheur.

LARESCOUSSE. Et moi de t'avoir snivi, ne fût-ce que pour avoir le plaisir de renouer connaissance le verre à la main... Mais il me semble que tu n'es guère plus avancé que lors de notre dernière rencontre.

CORDELAN. Que veux-tu... c'est un mauvais temps que le nôtre pour les hommes d'armes.

LARESCOUSSE. Oui... et cette maudite réconciliation des deux ducs va nous mettre tout-à-fait à la besace, corps de Dieu!

CORDELAN. Où est le temps où, francs partisans, nous exploitons la campagne!

LARESCOUSSE, riant. Dis plutôt les grandes routes... c'était le bon temps que celui-là.

CORDELAN. De l'argent, du vin...

LARESCOUSSE. De bons coups de lance sur les ribauds, voir même sur les moines.

CORDELAN. Oh! quant à cela, que l'enfer m'engloutisse si je n'ai pas toujours été bon chrétien!

LARESCOUSSE. Allons donc... tu oublies à qui tu parles... Mais, buvons...

CORDELAN. Soit... A Monseigneur de Bourgogne!

LARESCOUSSE. A Jean-sans-Peur! c'est une bonne et brave lame.



LAMOTTE, écoutant à la porte. Silence donc, vous autres...

TOUS, écoutant. Silence!

LAMOTTE. Ce sont les archers du roi qui parcourent la ville. (Les routiers écoutent tous en silence.) Ils s'éloignent... Dieu merci!

CORDELAN. Tout est rentré dans l'ordre... plus d'inquiétude... Ah ça! maître de Lamotte, nous direz-vous enfin pourquoi messire Hérique nous tient ainsi en chartre privée depuis deux jours, nous nourrissant comme pigeons en cage et nous leurrant de belles promesses, au sujet de je ne sais quelle expédition qu'il persiste à ne pas nous faire connaître?

LAMOTTE. Patience, patience, si tu veux voir les écus d'or, au soleil tomber dans ton escarcelle, et cela, tant qu'elle en pourra contenir.

LARESCOUSSE. De par Dieu! ce messire Hérique a donc découvert le grand œuvre?

CORDELAN. Je crois plutôt qu'il a fait un pacte avec le diable. (A Lamotte.) Mais, enfin, pourquoi ne pas nous dire?..

LAMOTTE. Pourquoi?.. parce que messire Hérique trouve sans doute que tu as la langue trop longue et qu'il ne veut pas se servir de sa dague pour l'empêcher d'en faire usage.

TOUS, riant. Ah! ah! ah!

CORDELAN. Soit... Il me paye, et je dois respecter son secret; mais monseigneur de Lamotte consentira peut-être à nous dire pourquoi il tient là, dans cette chambre, une jeune fille, belle, dit-on, et qui, depuis deux heures qu'elle est seule, doit trouver le temps furieusement long.

LAMOTTE. Que t'importe? imbécille qui ne voit pas plus loin que son nez... Au surplus, je veux bien te satisfaire. (Ils s'approchent tous.) Comme je rentrais de ma faction autour de la maison, je vis cette jeune fille qui, l'oreille collée au contrevent de cette fenêtre, cherchait à écouter ce qui se disait ici... Cette curiosité m'a semblé suspecte, et craignant une surprise, je l'ai mise là... quitte à lui rendre la liberté, si messire Hérique le trouve bon... Mais il tarde bien à venir... Silence!.. on marche au dehors.

(Tous écoutent.)

HÉRIQUE, en dehors. C'est moi, Hérique... ouvrez...

LAMOTTE. Pas un mot, vous autres.

HÉRIQUE. C'est moi, vous dis-je... France et Bourgogne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, HÉRIQUE.

LAMOTTE, ouvrant. Que diable ne parliez-vous plus tôt, Messire? vous n'auriez pas attendu si long-temps à la porte.

HÉRIQUE. Tu as raison, et je reconnais là ta prudence habituelle. (Tous s'écartent et repren-

nent leurs jeux. Hérique approche de la table et s'assied.) Plus le moment approche, et plus je me sens d'irrésolution, plus ma raison me dit que je sers l'ambition d'un grand seigneur qui brisera comme un verre l'instrument qui aura servi à son élévation... Après tout, que m'importe la vie?.. O Lélia, Lélia! funeste amour, qui malgré moi m'entraîne dans l'abîme... Oh! non, je serais un lâche si je lui pardonnais à ce duc qui m'a si indignement traité... Oui, tant d'ignominie réclame une vengeance!.. (Aux routiers.) Qu'avez-vous donc à me regarder tous ainsi?

LAMOTTE. Oh!.. rien... c'est cet imbécille de Cordelau qui se permet des réflexions sur votre silence, et qui est décidé, puisqu'il faut enfin le dire, à connaître à l'instant même quels sont tes projets... Qu'en dites-vous, vous autres?

TOUS. Oui, oui... il faut en finir.

CORDELAN. Voyons, Messire, dépêche et parle.

HÉRIQUE. Là, là, mes braves... pas tant d'impatience... Je puis parler maintenant, car, dans une heure, vous serez tous déliés de votre serment.

TOUS. Enfin!

HÉRIQUE, bas, à Lamotte. Les autres sont à leur poste?

LAMOTTE, bas, à Hérique. Oui, Messire.

CORDELAN. Il paraît alors que la besogne sera faite?

HÉRIQUE. Comme tu le dis... Écoutez tous. (Tous se rapprochent.) Dans une heure, un homme, un grand seigneur, sortira de chez la reine : trois coups de trompe vous avertiront du moment; cet homme sera accompagné d'un page seulement et de quatre valets portant des flambeaux.

LAMOTTE. Nous comprenons... mais il peut sortir en même temps plus d'un seigneur ayant une simple escorte, et qui nous indiquera...

HÉRIQUE. Vous reconnaîtrez facilement sa livrée bleu et argent.

CORDELAN. Bleu et argent!.. corps de Dieu! mais ce sont les couleurs de monsieur le Prince!

LAMOTTE. Le frère de Charles VI!.. jamais, jamais.

HÉRIQUE. Lâches!.. qui vous dit... Mais j'aurais dû m'y attendre; vous qui n'agissez que pour de l'or, vous ignorez ce que vaut une vengeance exercée contre l'homme qui vous a enlevé tout ce que vous chérissiez au monde, contre l'homme, enfin, qui n'a pas craint de déverser sur vous honte et infamie.

CORDELAN. Trêve à tes injures... Que faut-il faire?

HÉRIQUE. Le voici... (Tous s'approchent.) Au signal convenu, plusieurs d'entre vous se rendront à l'entrée de la vieille rue du Temple, de manière à intercepter le passage. (A Lamotte.) Tu te chargeras de ce soin. (A Cordelau.) Toi, faisant le tour parla rue Barbette avec d'autres hommes, vous occuperez l'extrémité de la même rue; de cette manière, la retraite et tout se-

cours deviendront impossible. Laresscousse mettra le feu aux bourrées amassées par mes soins dans cette chambre. Alors, à la faveur de cet incendie, qui doit se développer en un moment...

LAMOTTE. Tu frapperas.

HÉRIQUE. Oui... car je suis l'offensé.

LAMOTTE. Mais... es-tu bien sûr de celui qui doit donner le signal.

HÉRIQUE. Comme de moi-même.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LÉLIA, sur la porte.

LÉLIA. Et ce signal, Hérique, cet homme ne le donnera pas!

HÉRIQUE. Lélia ici?

LÉLIA. Lélia, qui ce matin encore excitait ta fureur pour mieux pénétrer tes infames projets et les déjouer. Sache donc que cet homme sur lequel tu comptais ne le donnera pas, ce signal de meurtre, car par les ordres de la duchesse Marguerite, ce soir même il vient d'être arrêté.

HÉRIQUE, avec fureur. Que dites-vous?

LÉLIA. Sache donc encore que, toujours par les soins de Marguerite, dans un instant cette maison sera cernée, toi et tes complices livrés aux tribunaux. (S'approchant de lui.) Mais je me suis souvenue des liens d'amitié qui nous unissaient jadis, j'ai voulu t'épargner un crime et te sauver... (Élevant la voix.) Il en est temps encore... une prompte fuite.

HÉRIQUE. Me tromper ainsi...

CORDELAN. Cette femme a raison.

LÉLIA. Il faut fuir, te dis-je.

HÉRIQUE. Moi, fuir, quand ma vengeance m'échappe! Jamais, jamais n'y comptez pas.

CORDELAN. Pourquoi rester ici, puisque nous sommes découverts?

TOUS. Oui, oui... hâtons-nous.

(Mouvement de sortie.)

LÉLIA, à part. Merci... mon Dieu.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL. Insensés où courez-vous?

LÉLIA, à part. Sire Raoul!.. tout est perdu.

RAOUL. Ne voyez-vous pas que cette femme vous trompe?... Oui, l'ordre d'arrêter Scas avait été donné par la Duchesse, mais instruit à temps de ce projet, j'ai pu faire révoquer cet ordre. Ainsi donc, plus de mystère... c'est le parti de Jean-sans-Peur que vous allez embrasser ouvertement, et la besogne faite, l'hôtel d'Artois vous servira de refuge... Vive Bourgogne, mes maîtres, car il ne vous abandonnera pas.

TOUS. Vive Bourgogne!

LÉLIA. O mon Dieu, protégez-le...

(On entend un son de trompe.)

RAOUL. Voici le premier signal.

LÉLIA, cherchant à sortir. L'hôtel d'Artois n'est pas éloignée... si je pouvais.

RAOUL, l'arrêtant. Un instant, la belle enfant... Nous connaissons très bien ce que vous savez faire, pour ne pas prendre nos précautions. (Aux routiers.) Allons, vous autres, tous dehors. Au troisième coup de trompe, celui de vous chargé de mettre le feu à cette maison rendra la liberté à cette jeune fille, car alors elle ne pourra plus nous nuire.

LARESCOUSSE. Allons, et vive Jean-sans-Peur!

TOUS, en sortant. Vive le Bourguignon!

SCÈNE V.

HÉRIQUE, LÉLIA, LARESCOUSSE

près de la porte.

LÉLIA. Hérique, au nom du ciel, au nom de mon père qui fut aussi le tien, n'empêcheras-tu pas cet horrible complot de s'exécuter... Hérique, vois mes larmes, mon désespoir... Grace, grace pour lui.

HÉRIQUE. Grace, dis-tu?... Tu l'aime donc bien ce beau duc pour t'humilier ainsi devant celui que tu as si cruellement trompé.

LÉLIA. Encore une fois, je suis innocente, Hérique, je suis innocente et le duc aussi; aucune offense ne t'a été faite, et tu vas devenir criminel.

HÉRIQUE. Mais ne vois-tu pas que tes prières, que ces larmes que tu répands excitent encore ma haine et ma fureur contre cet homme?... Ne vois-tu pas que le poison de la jalousie dévore ce cœur que tu as déchiré, et qu'il me la faut, cette vengeance que tu crains tant?

LÉLIA. Oublie cet amour qui fit notre malheur à tous deux, reviens à toi... je t'en supplie. (On entend le second coup de trompe.) Encore ce signal maudit... Hérique, par pitié!

HÉRIQUE. Pitié... pitié pour lui, l'infame! qui m'a si indignement fait chasser de son palais, après m'avoir ravi ce que j'avais de plus cher... Jamais, jamais!

LÉLIA. Eh bien donc! vas accomplir ce crime abominable... vas te couvrir de honte, car je serai là pour dire à tous: Voyez cet homme, c'est Hérique, Héri que l'assassin.

HÉRIQUE. Oh non! car Héri que l'assassin, saura mourir après s'être vengé,

(Il sort en indiquant à Laresscousse de veiller sur elle.)

LÉLIA, avec désespoir. Héri que... grace, grace, au nom du ciel... Mais il ne m'entend plus... O mon Dieu, mon Dieu... ma tête se perd... j'en deviendrai folle.

SCÈNE VI.

LÉLIA, LARESCOUSSE.

LARESCOUSSE. Pauvre jeune fille!

(On entend des voix dans l'éloignement.)

LÉLIA. Mais écoutez?

LARESCOUSSE. C'est le peuple qui se porte sur le passage du Duc.

LÉLIA. Ah! tout espoir n'est pas encore perdu... (On entend dans l'éloignement des cris de Vive Bourgonel puis le bruit du combat. Lélia prête l'oreille; Larescousse suit avec attention ce qui se passe dans la rue.) Écoutez encore?

LARESCOUSSE. Pour cette fois, ce sont les nôtres qui ont le dessus... mais... voilà la garde bourgeoise qui s'en mêle.

LÉLIA. Oh! cette incertitude me tue... (A Larescousse qui est toujours occupé à regarder en dehors.) Il ne vous a rien fait à vous, vous ne pouvez vouloir qu'il meure... Non, non, c'est impossible, vous ne pouvez le vouloir, et vous consentirez à me laisser sortir. (Détachant sa chaîne.) Tenez, prenez, (Lui donnant ses bagues.) encore, encore... tous ces bijoux, mais laissez-moi aller, de grâce... il faut que je le sauve ou que je meure avec lui.

(Le bruit du combat se fait entendre.)

Vous ne répondez pas. (Avec un grand désespoir.) Oh mais! dites-moi donc que je suis libre.

LARESCOUSSE. Ma foi, je n'y tiens plus.

LÉLIA. Merci, merci... que Dieu vous récompense et me donne la force d'arriver à temps.

(Au moment où elle va franchir le seuil de la porte, on entend le troisième coup de trompe.)

Ah! malheureuse! Eh bien! la mort pour tous deux, si je ne puis le sauver.

LARESCOUSSE, la retenant. Arrêtez! (Le bruit augmente; on entend le son des cloches, puis des cris Au secours! au secours!) Qu'allez-vous faire? Ne voyez-vous pas qu'il est trop tard, et que ce serait exposer inutilement vos jours?

CORDELAN, en dehors de la rue. Tuc, tue, des flèches aux fenêtres, des flèches partout... Mort aux ribauds!.. vive Bourgogne!

LÉLIA. Mais, attendez... Que vois-je? mon Dieu!

LARESCOUSSE. Ma foi, sauve qui peut!.. Au diable la consigne! (Il sort par une fenêtre.)

LÉLIA. Mais je ne me trompe pas, c'est lui... blessé!.. dangereusement peut-être?

SCÈNE VII.

LÉLIA, LE DUC LOUIS.

(Le duc se soutient à l'aide de son épée... Il est hors de lui; ses vêtements sont en désordre.)

Lâches!.. au nom du ciel... qui que vous soyez, sauvez-moi.

LÉLIA, à elle-même. Louis!.. Oh! la Provi-

dence veillait sur lui. (Allant à lui et le soutenant.) Remettez-vous, Monseigneur.

LE DUC LOUIS. Lélia... vous... Merci, enfant, merci... mais...

LÉLIA. On vient... Ce sont eux, sans doute... Là... là... dans cette chambre.

LE DUC LOUIS, se soutenant à peine. Duc de Bourgogne, la France un jour se chargera... de te punir... C'est à peine si je puis... cette blessure...

LÉLIA, fermant la porte. Je suis forte, maintenant, et personne n'entrera ici, je vous le jure.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HÉRIQUE, entrant par la porte secrète.

HÉRIQUE. Exceptez-moi, cependant.

LÉLIA, avec désespoir. Encore!.. Mais c'est donc l'enfer qui t'a déchaîné contre moi.

HÉRIQUE. Toi!.. toujours toi, entre cet homme et mon poignard.

LÉLIA, elle se précipite entre Hérique et le duc. Avant d'arriver à lui... tue-moi donc, si tu l'oses!..

LE DUC LOUIS, entrant dans la chambre. Ah! ce serait lâcheté.

HÉRIQUE, avec fureur. Dites justice, Monseigneur. (Écartant Lélia.) Arrière, femme, laissez-moi ma vengeance.

(Il se précipite dans la chambre.)

LE DUC LOUIS. Ah! Hérique... en mourant je te pardonne.

LÉLIA, s'évanouissant. Je meurs.

HÉRIQUE, sortant du cabinet. Mort... mort en me pardonnant... (Il jette son poignard avec dégoût.) Funeste amour, je te maudis.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CLIGNET.

CLIGNET... Seul poursuivi, désarmé... Mais où suis-je, mon pauvre maître, que sera-t-il devenu? (Apercevant le corps du duc.) Ciel! Oh! malheur! malheur! (Apercevant Hérique.) Que vois-je? (Il ramasse le poignard qu'il heurte du pied.)

HÉRIQUE. Qui pourra maintenant l'effacer, ce sang qui me souille?

CLIGNET. Lui... plus de doute, c'est lui. (Frapant Hérique.) Assassin, voilà ta récompense.

HÉRIQUE. Ah! Lélia, ta prédiction vient de s'accomplir.

SCÈNE X.

CLIGNET, LÉLIA, toujours évanouie; LE DUC JEAN, RAOUL, SEIGNEURS, tous en armes, ARCHERS, PEUPLE, etc., etc.

CLIGNET. Malédiction! infamie! Messeigneurs.

LE DUC JEAN, voyant le corps du duc, fait un mouvement, puis, se remettant. Jamais plus traître crime ne fut commis dans ce royaume.

CLIGNET. Ce crime infame ne restera pas impuni; souvenez-vous, M. le Duc, que j'ai su pénétrer ce qui s'est passé dans votre conseil privé.

(Lélia revient à elle, et observe ce qui passe.)

LE DUC JEAN. Au roi seul je reconnais le

droit de me demander compte de ma conduite.

CLIGNET. C'est aussi devant ce tribunal, en présence de la France, entière que je vous attends.

LÉLIA. Et moi aussi serai là, Monseigneur.

LE DUC, vivement. Quelle est cette femme? qu'on emmène cette femme.

RAOUL. C'est la maîtresse du Duc... Ne voyez-vous pas que cette femme est folle...

LÉLIA. Je suis folle, dit-il!.. Duc de Bourgogne, dis bien haut: Cette femme est folle, car à son tour cette pauvre femme vous dira à tous: Messeigneurs, si j'étais la maîtresse du duc Louis d'Orléans, regardez... (Montrant Jean-sans-Peur.) voilà son assassin.

FIN.